

ASPECTS DES RELATIONS CANADO-AMÉRICAINES

Allocution du secrétaire d'État aux Affaires extérieures, M. L. B. Pearson, au Canadian Club de Montréal. Vendredi midi, 27 avril 1956.

Vous ne serez sans doute pas surpris, étant donné la grande actualité de la question, que je vous entretienne aujourd'hui de quelques aspects de nos relations avec les États-Unis.

Cette question a toujours préoccupé les Canadiens au plus haut point et continuera sûrement de le faire tant que les données de l'histoire et de la géographie, de l'économie et de la politique resteront ce qu'elles sont.

Mais cette préoccupation, si naturelle et inévitable soit-elle, risque parfois d'accaparer exagérément l'intérêt de la population. Si nous n'y prenons garde, nous passerons bientôt plus de temps à ruminer des pensées négatives sur ce que les Américains nous ont fait ou nous feront peut-être, en bien ou en mal, qu'à penser positivement à nos projets d'avenir et à notre ligne de conduite.

Les relations canado-américaines sont aujourd'hui au premier rang des questions dont inquiète notre politique étrangère, si l'on fait abstraction de celle qui les transcende toutes, celle de la paix mondiale. Par-dessus le marché, les relations canado-américaines seront probablement de plus en plus difficiles et complexes à mesure que nos deux pays deviendront plus importants l'un pour l'autre, comme ils sont en bonne voie de le devenir. N'oublions pas que nous nous partageons presque tout un continent, qui est au centre même du monde, non plus à la périphérie. Sa moitié septentrionale, le Canada, gagne sans cesse en vigueur et en influence.

Il n'est pas deux autres pays, dans le monde contemporain, dont les rapports soient si variés, si étroits et si irrésistibles de part et d'autre.

Lorsque Stephen Leacock, économiste et humoriste, arriva au terme de sa carrière à l'Université McGill, quelqu'un l'engagea à finir ses jours en Angleterre, où il était né. Il répondit courtoisement et drôlement, mais dans le sens négatif:

Une raison, entre autres, pour laquelle je ne veux pas m'en retourner en Angleterre, c'est que je ne veux pas m'éloigner des États-Unis. C'est pour nous, voyez-vous, une seconde nature, une part de notre vie, que d'être près des Américains. Le dimanche matin, nous lisons les pages comiques de New-York; pendant la semaine, nous suivons la vie politique de l'Alabama et de la Louisiane; nous voulons savoir si la police a rattrapé les bandits de la banque nationale, et puis,—vous savez bien,—les

nouvelles américaines, il n'y en a pas de pareilles. Ensuite, les Américains montent au Canada, nous descendons chez eux, ils s'instruisent de la même façon que nous, ils peuvent dissérer sur les kilowatts mais n'ont pas dépassé en latin la quatrième déclinaison.

Nos *students* jouent au hockey avec leurs *stoo-dents*, nos *tourists* allant chez eux et leurs *tourists* venant au Canada se croisent à la frontière. Les Américains s'étonnent de nous voir pendre les assassins; bien installés dans le confort de nos clubs, ils admirent: « Non, mais vrai, vous les brancez? » Ma foi, ils aimeraient en pendre quelques-uns eux-mêmes! Le jour viendra peut-être où ils le feront. D'ici là, nous serons toujours heureux de pendre des gens pour épater les Américains.

Nous aussi, nous les admirons, ces diables d'hommes qui remuent les montagnes à la pelle, détournent les fleuves, bouleversent la géographie. Installés à notre tour dans leurs clubs, nous entendons, médusés, des Américains nous faire part de leurs projets: « Il n'y aura qu'à endiguer l'Arkansas et à lui faire remonter les Rocheuses. » Ça, ça nous va; ça, c'est de la conversation!

... Nous sommes vraiment bien installés ici au Canada. À l'est et à l'ouest sont les deux océans, loin de nous; nous sommes adossés à la calotte glaciaire du pôle et nous nous chauffons les pieds depuis un siècle devant le feu de l'amitié américaine...

... Merci, Angleterre mère-patrie, je ne crois pas « retourner chez moi ». Je suis « chez moi » maintenant. Apportez-moi mes bonnes vieilles pantoufles. Je vais m'endormir ici, dans ma berceuse.

Je n'aimerais pas que vous déduisiez de tout cela que les liens qui nous unissent aux vieux pays, à nos mères-patries la Grande-Bretagne et la France, ainsi qu'aux nations du Commonwealth, sont en train de s'affaiblir. Au contraire, ils sont plus forts que jamais. Les vieux problèmes qu'ont suscités notre évolution de l'état de colonie à celui de nation et l'influence de la politique impériale sur cette évolution ont été résolus. À l'heure actuelle, notre statut en tant que membre du Commonwealth n'a rien pour nous inquiéter et beaucoup pour nous plaire. Il nous offre des relations que nous devons maintenir et renforcer.

D'autre part, même s'ils ne sont pas nouveaux, les problèmes que posent nos relations